



1

Enfant, j'étais déjà on ne peut plus anormal. Je ne jurais pas, n'expectorais pas sur le chemin boueux de l'école et ne m'extasiais pas sur les courbes outrancières des filles à peine vêtues qui se pavanaient près de la gare.

J'avais les cheveux plus longs que les autres garçons, de grands yeux verts ourlés de cils épais, une bouche vermeille qui me valait les surnoms les plus détestables.

Dernier d'une méprisable lignée de paysans, j'avais été doté de certains présents empoisonnés qui faisaient de moi la risée du village. Ma beauté tout d'abord, que les campagnards estimaient être une qualité trop vaine pour être respectable, et mon obstination aussi.

De ma fratrie, j'étais le seul à m'être montré assez buté pour m'accrocher aux bancs de l'école jusqu'à apprendre à lire et à écrire de façon satisfaisante. Les éloges que cette habilité m'avait valus étaient ma plus grande fierté ; aussi, comme le font tous les enfants lorsqu'on les flatte suffisamment pour leur donner l'illusion qu'ils sont aimés, je me mis à lire tous les ouvrages qui m'étaient accessibles.

Ma mère, Mary Ludlow, trouvait cette manie fâcheuse. Elle répétait à qui voulait l'entendre qu'elle n'avait que faire d'un poète, bien que je n'en fusse un ni de près ni de loin, et qu'elle aurait nettement préféré un fils bon en

calcul, capable de tenir ses comptes et de l'aider à gérer son commerce.

Seulement, l'argent que Mary gagnait grâce à sa modeste activité était bien trop peu pour que je puisse m'en servir pour affûter mes capacités de comptable ; je trahis donc rapidement les espoirs naissants de cette mère insatisfaite.

Les livres furent mon premier amour.

Ils permettaient à un garçon comme moi, qui ne savait interagir avec les siens qu'à travers de courts échanges houleux couronnés de rossées mémorables, de s'évader, de rêver.

Mais ces rêves marquèrent vite le point de départ de ma future déchéance.

À l'âge où les jeunes hommes en devenir paraient dans notre modeste village, faisant étalage de leur virilité acerbe, je me distinguais déjà par ce je-ne-sais-quoi que les connaissances de ma mère définissaient comme l'enracinement d'une graine malsaine qu'il fallait à tout prix extirper de mon cœur.

John Whittard, mon professeur, était mon unique allié dans les combats qui m'opposaient quotidiennement à mes détracteurs. Il avait, au dire de tous, les traits blêmes et fiévreux d'un homme né pour les lettres, la pénombre et le vice, mais moi, je ne voyais en lui qu'une figure charmante et familière.

Il venait de Londres. Sans doute ce détail contribua-t-il à alimenter les fantasmes qui prirent forme dans mon esprit, me faisant rêver que la capitale n'abritât que des gens de sa trempe, des individus aussi pondérés et sereins que l'était John lui-même.

Habitué à prendre ma défense, il jouait pour moi le rôle du père que je n'avais jamais connu et offrait à mon âme inquiète les lectures compliquées que je dévorais, dans

l'espoir vain et puéril de pouvoir éteindre ma soif inépuisable.

Lorsque je fus trop âgé pour continuer à me ruer dans les salles sombres dans lesquelles il s'efforçait d'instruire l'amas de singes balbutiants qu'étaient les enfants des culs-terreux, l'homme eut la gentillesse de me prendre à son service comme apprenti.

Ma famille voyait cela d'un très mauvais œil ; si ma mère, déjà bien occupée à essayer de maintenir à flot notre foyer, n'avait pas le temps de me servir d'autres reproches que des regards désapprobateurs, mes frères, eux, ne perdaient pas une occasion de me faire connaître leur avis sur la question.

Tristan, qui prenait très au sérieux son rôle d'aîné et chef de famille, s'efforçait de m'en faire part à travers des insultes répétées, puisant sans cesse dans un vocabulaire aussi limité qu'imagé.

Quant à David, de deux ans son cadet, il veillait à souligner ces injures par des coups bien sentis, s'assurant avec une minutie scrupuleuse que la leçon fût inscrite en bleu et en rouge sur mon corps et mon visage.

Mais comme je l'ai évoqué plus haut, j'étais trop obstiné et, en dépit des efforts prévenants de ma fratrie, il ne fut jamais question que je quitte la place prestigieuse que j'avais su gagner.

La demeure de John Whittard devint alors une extension de la mienne.

Dans la chambre pauvrement meublée que le Londonien louait à la semaine, je travaillais d'arrache-pied, m'abîmant les yeux sous la lumière vacillante d'une lampe à pétrole, ressassant inlassablement les maigres connaissances que j'avais pu acquérir de l'histoire, la littérature, la géographie, le français.

Lorsque j'eus quatorze ans, quelque chose changea. Peut-être était-ce l'effet des becs de gaz dont j'inhalais continuellement les relents dans cette pièce petite et étouffante, ou alors l'idée déraisonnable que je me faisais de moi-même comme étant un privilégié, un érudit appartenant à une élite illustre dont John et moi étions les seuls représentants en ce village malfamé.

Peut-être fallait-il imputer la faute à la façon dont les traits aiguisés de mon mentor retenaient la lumière orange des lampes, ou bien à la gentillesse dont il faisait preuve à mon égard ; mais dès lors, l'admiration enfantine que j'éprouvais pour lui se transforma en quelque chose d'autrement plus effrayant qu'une banale affection.

Plus tard, j'opposerai aux plus acerbes détracteurs de mon cher professeur quelques arguments pleins de bon sens : en vérité, les filles ne m'avaient jamais intéressé et le pauvre homme n'avait en rien instigué mes goûts, si tant est que l'on puisse instiguer quoi que ce soit simplement en se montrant aimable.

La gent féminine, tous ces secrets impénétrables que les femmes s'évertuaient à dissimuler sous des battements de cils intempestifs, donnant à un sourire plus de significations que je ne pouvais en saisir, étaient pour moi des questions obscures et peu attrayantes.

Elles pouvaient bien garder leurs mystères, me disais-je, puisque j'avais John et mes livres.

J'étais encore assez naïf pour ne pas m'inquiéter des changements que la nature était en train d'opérer en moi. Je me disais qu'il était chose normale et bienvenue qu'un garçon de mon âge éprouve un tel transport pour son mentor et je me complus alors dans la relation purement intellectuelle qui était la nôtre, sans jamais chercher à l'exprimer d'autre façon que par des remerciements bien sentis.

Seulement, c'était oublier le monde et le plaisir malsain que celui-ci semblait prendre à arracher les paupières de tous ceux qui préféraient fermer les yeux sur sa laideur.

À trois maisons de la nôtre vivaient les Brown, un couple qui tenait l'unique four du village.

J'avais vaguement entendu parler d'une affaire scandaleuse les concernant : un fils disparu qui avait jeté l'opprobre sur ses parents, avant de fuir à la ville en emportant une grosse somme d'argent volée dans la caisse du commerce familial. C'étaient des ragots de jaseurs, le genre de discussions qui meublaient le vide dans les conversations et les esprits des gens simples aux vies bien trop ennuyeuses et, jusque-là, je ne leur avais jamais accordé le moindre crédit.

Mais par un beau matin d'été, un train venu de Londres vomit son flot de voyageurs sur le quai ; parmi ceux-là se trouvait un beau jeune homme coiffé d'un chapeau à la mode et vêtu d'un costume si précieux qu'il suscita autant de moqueries que de jalousie.

La nouvelle s'ébruita aussitôt.

— C'est le fils des Brown, dit Tristan ce soir-là. La foutue tapette a dépensé l'argent qu'elle a volé et elle est revenue au bercail pour escroquer ses parents encore une fois.

— Je l'ai vu ce matin, lui fit écho David. Il est ridicule, avec sa canne et son chapeau. Quand il marche, il roule des hanches comme une putain.

Ils s'esclaffèrent tous deux, tandis que le plus jeune de mes frères se lançait dans une imitation grossière de sa victime.

Ma mère, encore toute moite des vapeurs de la soupe qu'elle venait de cuire et servir, nous rejoignit au moment où David, suspendant soudainement sa représentation, me pointait du doigt et s'exclamait :

— Je parie que tu t'entendrais bien avec lui, Jack. Vous devez avoir plein de choses en commun, tous les deux !

Si j'étais trop jeune et naïf pour saisir l'allusion, ce ne fut pas le cas de ma mère qui, devenue blême comme sa chemise, traversa la pièce à grands pas pour gifler abruptement mes frères.

— Ne répétez jamais ça, siffla-t-elle d'une voix tremblante.

Et par cet élan d'autorité inédit, elle ramena le calme dans notre foyer et invita le tumulte dans mon esprit.

Plus tard, à l'heure où j'étais censé retrouver John pour l'aider à corriger des épreuves, je bifurquai et pris la direction de la maison des Brown.

J'ignore si j'espérais apercevoir sur la façade blanchie à la chaux un quelconque indice pouvant m'éclairer sur les insinuations moqueuses de mon frère, mais je patientai là une bonne partie de la nuit, jusqu'à ce que le jeune homme qui faisait tant parler de lui quitte la demeure avec ses beaux atours.

— Qu'est-ce que t'as à me regarder ? me réprimanda-t-il, comme je le dévisageais d'une façon peu élégante.

— Mes frères disent qu'on se ressemble, lâchai-je maladroitement.

Thomas Brown fronça les sourcils en s'approchant ; je remarquai qu'ils étaient fins, nettement définis, et qu'ils surmontaient un visage agréable.

Les doigts gantés de Thomas s'emparèrent de mon menton. Il me fit tourner la tête d'un côté, puis de l'autre, comme si j'étais un bien dont il fallait estimer la valeur.

— T'es bien plus beau que moi, fit-il enfin. Des minois comme le tien se vendent cher à Londres.

Je ne compris rien de ce qu'il sous-entendait, aussi je restai silencieux.

— T'aimes les filles ? m'interrogea-t-il alors.

— Tout le monde les aime, non ?

— Non, pas moi.

Je hoquetai, m'empourprant face à la franchise de cet aveu.

Le jeune Brown n'ajouta pas un mot. Il me tapota la joue, me tourna le dos et s'en alla tranquillement, comme s'il était bien au-dessus des commérages, des accusations et des moqueries.

Une semaine plus tard, j'appris de la voix grave des amies de ma mère que les problèmes tant attendus avaient fini par surgir et qu'on avait trouvé le fils des Brown dans une grange, se vautrant dans le foin et l'ignominie avec un garçon d'un village voisin qu'il avait, selon toute probabilité, infecté avec son mal.

Cette fois, les descriptions qui parvinrent à mes oreilles chastes furent suffisamment explicites pour que se dresse dans mon esprit de jeune homme un tableau satisfaisant du crime dont on accusait Thomas et, par extension, de celui dont mes frères m'accusaient, moi.

Je m'efforçai de m'en désintéresser, espérant que les vents chauds d'été emporteraient Thomas, ses vices et les calomnies, ainsi que la peur déraisonnable qui me tordait le ventre chaque fois que je sortais de chez moi.

Les mauvaises langues s'agitèrent pendant des jours, puis l'affaire déserta les conversations des commères. On ne parla plus du jeune homme maniéré ni du foin des granges souillé par ses ébats contre nature, et je finis moi-même par oublier mes inquiétudes au profit d'occupations plus pressantes.

Une semaine passa.

Un jour, alors que je parcourais le chemin menant à la maison de Whittard, je vis un petit groupe de villageois agglutinés près d'un grand chêne que l'été avait couvert de feuilles brillantes.

Un vent léger porta à mon oreille des mots indistincts :

Honte.

Scandale.

Sa pauvre mère.

C'est mieux ainsi.

Un gaillard bourru, ami de Tristan, me bouscula en transportant une haute échelle et alors la foule se fendit en deux, dévoilant l'objet de son excitation malsaine : Thomas Brown pendu au bout d'une corde, son corps mort oscillant dans la même brise qui charriait l'odeur humide de la terre et le chant entêtant des grillons.

Après cela, je tombai malade.

Une fièvre venue de nulle part me cloua au lit durant des jours, plongeant mon esprit dans d'affreux cauchemars où je voyais le cadavre, les yeux exorbités, la bouche béante, tandis qu'une cohue railleuse le montrait du doigt en riant.

Lorsque j'ouvrais les paupières, lançant des regards embués alentour, j'apercevais ma mère agenouillée à mon chevet, le visage strié de larmes, ses lèvres scellées formant une mince ligne exsangue.

Plus tard, elle susurrerait que j'avais perdu la tête ; que, en proie au délire, je l'avais suppliée de me tuer, de m'étouffer avec mon oreiller avant que l'on ne me pendre à mon tour.

Un docteur pragmatique vint à un moment indéfinissable de cette semaine infernale et dit à mes proches que j'étais d'une nature sensible. Sans doute avais-je été choqué de voir le cadavre de Brown ; des esprits aussi faibles que

le mien pouvaient en être chamboulés au point de plonger dans la folie et il ne fallait donc pas trop espérer, mais beaucoup prier.

Peut-être entendis-je quelques bribes de ce discours, car ce fut à ce moment que ma fameuse obstination s'ébranla et que mon corps et mon âme se mirent à lutter, se démenant et ruant pour quitter cette mer noire d'oubli et de mort dans laquelle je baignais.

J'émergeai un matin, m'éveillant au chant du coq.

Lorsque j'ouvris les yeux sur la campagne or et vert que j'apercevais par ma fenêtre, je songeai que j'étais vivant et bien décidé à le rester.

Je ne fus plus jamais le même.

Quelqu'un dit que le fantôme de Thomas Brown s'était glissé en moi et qu'il avait fait naître dans mon esprit les mêmes idées perverses l'ayant conduit à sa perte.

D'autres répliquèrent que ces graines malsaines avaient toujours fait partie de moi, que toute cette affaire n'avait fait que leur offrir l'engrais dégoûtant qui les avait fait germer et que ces pousses vénéneuses allaient m'infester l'âme, jusqu'à faire de moi un être abject et dissolu.

Je crois que la vérité se situait quelque part au milieu de ces spéculations absurdes.

Le courage et la franchise imprudente de Thomas Brown s'étaient coulés en moi comme une maladie ; contre toute attente, ils m'avaient donné la détermination qui m'avait manqué pour assumer ce que j'étais, pour tenir tête à mes frères par des mots affûtés et tourner le dos à tous ceux qui me dévisageaient avec un mélange de crainte et d'incompréhension.

Lorsque vint l'automne, je fleuris la tombe improvisée de Thomas, voyageai jusqu'au village voisin et retrouvai son

amant, embrassai les lèvres qu'il avait baisées, fréquentai les lieux qu'il avait visités, marchant dans ses pas comme s'il était un saint, un martyr dont il me fallait retracer le parcours.

Whittard observait ces changements avec toute l'inquiétude incrédule d'un homme qui voit une situation échapper à son contrôle et ne peut rien faire pour l'en empêcher.

Il tenta à plusieurs reprises de me confronter à la stupidité de mes actes et je lui ris au visage, l'accusant injustement de m'avoir appris tout cela, d'avoir fait de moi le monstre que j'étais.

Puis le jour vint où mes exploits s'ébruitèrent et où les langues, trop longtemps restées inactives, recommencèrent à s'agiter.

J'étais un adolescent et, tout en m'efforçant de les ignorer, je comprenais, comme bien d'autres avant moi, à quel point les mots pouvaient nuire, s'enraciner et flétrir tout ce qu'ils touchaient.

Cela débuta sournoisement ; des amis disparurent, des portes se fermèrent, Tristan perdit son emploi, les clients désertèrent l'échoppe de ma mère.

À l'heure où leurs pires soupçons se concrétisaient, les insultes de mes frères se tarirent, leurs rires moqueurs s'épuisèrent et je vis naître autre chose dans leur regard. Quelque chose de froid et visqueux, un sentiment pernicieux que je ne parvenais pas à définir.

J'ignorai tout cela comme je l'avais fait avec le reste, comme si, depuis l'événement qui m'avait tant ébranlé, je n'étais moi-même qu'un fantôme que rien ne pouvait atteindre, un spectre qui flottait au-dessus du monde que les gens, leurs gestes, leur médisance traversaient sans le toucher.

Et puis, une nuit, en rentrant chez moi après avoir passé la soirée aux côtés d'un de ces garçons disposés à sacrifier

leur vertu sur l'autel de ma beauté, mes frères surgirent de l'obscurité de notre maison et me saisirent à la gorge sans un mot.

Ils avaient les doigts tremblants ; leur haleine empesant le gin expliquait peut-être la mollesse de leurs gestes, l'imprécision de leurs coups.

Nous nous battîmes un moment – car des années d'entraînement avaient fait de moi une victime pour le moins coriace – jusqu'à ce que Tristan m'empoigne par le col, me traînant vers la cheminée.

Sous ma nuque, je perçus la chaleur de l'âtre où se mouraient des braises, et leur reflet rougeoyant éclaira le visage de mon frère, ses prunelles noires comme des onyx, ses traits durs et impitoyables.

Je le vis alors, ce sentiment que j'avais côtoyé si longtemps tout en étant incapable de le nommer, cette chose abjecte et répugnante que j'avais toujours refusé de regarder en face : la haine.

Ma mère surgit à cet instant.

Elle me sauva la vie comme elle me l'avait donnée, avec lassitude et résignation, seulement mue par cette conviction qu'ont tous les croyants de devoir offrir une chance aux rejetons dont le ciel les a bénis.

Une fois mes frères chassés, elle me dévisagea dans la pénombre vacillante, ses yeux brillants de larmes, les pommettes frémissant de colère.

Elle approcha les doigts de ma bouche et y trouva peut-être quelques traces du rouge dont l'original des villes que je culbutais entre deux portes avait pour habitude de se badigeonner les lèvres.

— C'est une fille ?

Sa voix trahissait encore un certain espoir.

— Non, dis-je pourtant.

Sa mâchoire trembla, puis la même main qui avait essuyé le vice sur ma bouche me frappa fort au visage et ma mère éclata en sanglots.

Je restai là, immobile, la joue endolorie, ne sachant quoi faire de la honte que je ressentais à l'idée d'être un de ces enfants qui faisaient pleurer leur mère.

— Pourquoi faut-il que tu sois comme ça, geignit-elle, tout en m'attirant dans une accolade humide.

Elle me cajola un moment, baignant mon col de larmes et me berçant au creux de ses bras trop maigres, tout en murmurant des excuses que je ne méritais pas.

Je l'étreignis en retour, les yeux clos.

La haine de Tristan était imprimée sous mes paupières que je serrais fort pour tenter de chasser le souvenir de ses traits déformés par le dégoût.

Puis ma mère essuya ses pleurs et se mit à fouiller entre les replis de son corsage, en tirant une enveloppe brune qu'elle me tendit.

— Qu'est-ce ?

Des billets froissés glissèrent sur ma paume et s'éparpillèrent sous mon regard ébaubi.

— De l'argent ?

Ses doigts se pressèrent sur les miens, refermant mon poing sur le butin immérité.

— Prends-le. Pars. Ne reviens jamais.